



Or l'information est un préalable à tout travail antifasciste, tant l'extrême droite est presque toujours sous-estimée ou surestimée. Elle provoque en effet chez celles et ceux qui s'y confrontent à la fois un sentiment de rejet viscéral et de fascination, deux réactions compréhensibles, mais qui ont tendance à développer respectivement la mauvaise foi et l'extrapolation. Rendre compte avec précision des agissements et des personnalités nationalistes et racistes par un travail de terrain minutieux permet aussi de contourner la contre-information que fait l'extrême droite sur ses propres activités, en particulier sur Internet. Une fois l'information collectée et traitée, il reste à la diffuser, afin de tenter de contrecarrer cette désinformation et de dissiper les représentations erronées. L'extrême droite avance le plus souvent masquée, et ne se dévoile qu'une fois le terrain occupé : il importe donc d'alerter sur sa présence le plus tôt possible, et de l'empêcher de se croire partout chez elle.

Les méthodes utilisées par certains groupes antifascistes pour connaître l'extrême droite avec précision ont toujours été l'objet de fantasmes (« Mais comment font-ils pour savoir tout ça ? »). L'extrême droite y voit bien sûr partout la main du pouvoir (police, services secrets, « lobbies ») et ne peut imaginer que des « crasseux » d'extrême gauche puissent les berner ainsi ; il est plus valorisant pour eux de croire qu'ils sont les cibles principales du système... Mais on retrouve aussi cette appréciation chez certains militants censés être dans le même camp que les antifascistes. D'abord parce que ce travail de recherche (désagréable et ingrat à bien des égards), demande, pour des raisons évidentes de sécurité, une certaine discrétion qui est souvent incomprise et parfois même interprétée comme une volonté de cacher des choses (la théorie du complot n'est pas loin !) ; ensuite parce qu'une certaine forme de « purisme » révolutionnaire veut que ce type de pratique rappelle trop celle de la police pour être respectable.

« L'antifascisme, c'est un travail de flic. »

Idees reçues n°4

« VIOLENT », « DÉPASSÉ », « PUÉRIL »,
« POLICIER », « PETIT-BOURGEOIS »...

répondre aux

IDÉES REÇUES SUR L'ANTIFASCISME



souvent, l'antifascisme est méprisé, caricaturé, et dévoyé : il est temps de remettre les pendules à l'heure.

idée reçue n°1

«L'antifascisme est une lutte du passé : le fascisme des années 30, c'est fini.»

Avant les années 1930, les forces révolutionnaires refusent de reconnaître une autonomie politique au phénomène fasciste, considéré comme le stade final et nécessaire de la domination bourgeoise. Une fois le fascisme devenu incontournable, les sociaux-démocrates développent alors l'idée que, le socialisme étant la démocratie totale, la classe ouvrière doit soutenir la démocratie politique en place : face au fascisme, il faudrait avant tout renforcer la démocratie, et se contenter de réformer le Capital.

Cinquante ans plus tard, c'est sur ces bases que se construit l'antifascisme républicain qui fait du combat contre le fascisme une lutte pour la démocratie qui escamote la critique de l'État. C'est aussi un antifascisme moral qui fait de la démocratie pluraliste et de la dictature fasciste un Bien et un Mal absolu.

idée reçue n°2

«L'antifascisme, c'est la violence.»

Cette question de la violence est toujours mal posée, car souvent associée à un comportement viril et dénoncé comme tel : or, cela peut certes se justifier dans certains cas (les comportements sexistes sont une réalité, dans la lutte antifasciste comme ailleurs) mais c'est pourtant bien la fascination de l'extrême droite pour la violence qui est au cœur du problème, et non celle de certains antifascistes « mâles ». Reflet de sa vision du monde dominée par l'image de la guerre entre groupes « naturellement » antagonistes, la violence de l'extrême droite est un élément constitutif de son identité et de son folklore, car c'est dans l'exclusion voire l'élimination des éléments « allogènes » qu'elle construit son discours identitaire. Bien que cette violence de l'extrême droite soit peut-être surestimée en France, le danger est réel, et de nombreux faits divers sont malheureusement là pour le montrer.

idée reçue n°3

«L'antifascisme, c'est une lutte puérile et simpliste.»

Le mépris pour la jeunesse affiché par ce genre de déclaration est sa première faiblesse : estimant les jeunes trop stupides pour appréhender les « vrais » problèmes de société, on s'imagine que l'antifascisme, considérée comme une lutte manichéenne, leur permettra de faire leurs premiers pas en politique, avant de passer aux choses sérieuses. On passera sur le cynisme de cette déclaration, qui montre bien comment certains sont prêts à afficher un antifascisme de façade pour recruter des troupes fraîches.

Pour affirmer notre distance à l'égard de cet antifascisme républicain et pour être capable d'analyser l'extrême droite dans toutes ses dimensions, nos positions sont très claires non seulement à l'égard du racisme d'un État qui expulse tous les jours mais aussi quant aux opérations répressives de l'État contre l'extrême droite. Pour mener un antifascisme digne de ce nom, il faut donc que sa fin et ses moyens soient clairement placés dans un projet global de changement social.

Nous pensons que, lorsqu'elle est auto-organisée et autonome, la lutte antifasciste n'est pas qu'une lutte de résistance, mais une lutte émancipatrice, parce que nous nous donnons les moyens de résister au climat de peur que veulent instaurer les groupes d'extrême droite, et parce que nous proposons des alternatives en actes aux fausses solutions du discours nationaliste et raciste.

Aussi, le recours à la violence est donc un mal nécessaire dans le cadre d'une lutte antifasciste qui se veut autonome. Face aux agressions de groupes qui cherchent à installer un climat de peur dans les rues ou ailleurs, il n'y a pas d'autre choix que d'organiser l'autodéfense ou de s'en remettre à l'État (et donc à la police) pour se protéger. Nous avons choisi la première solution, et nous nous donnons les moyens de nous défendre nous-mêmes. L'action violente n'est donc pas pour nous une fin en soi, mais bien une forme d'auto-organisation.

Nous revendiquons également une forme d'intolérance face à l'extrême droite, car il faut lui signifier clairement qu'on ne lui laissera pas installer un climat de haine et de peur, dans les rues ou ailleurs. Quant à la «liberté d'expression» revendiquée par l'extrême droite, ce n'est qu'un masque pour cacher son discours raciste et sexiste : nous n'en ne serons pas les dupes.

Sa seconde faiblesse consiste à hiérarchiser les luttes : la critique vise le plus souvent les groupes « spécialisés », considérés comme des groupes un peu primaires, sans grille d'analyse ni perspective révolutionnaires. Dans les deux cas, ce genre d'appréciation dénote une vision bien étroite de l'antifascisme : autrefois l'apanage des « puristes » révolutionnaires, le mépris et la caricature de l'antifascisme sont aujourd'hui utilisés par l'extrême droite pour se racheter une virginité. Certains, même à gauche, tombent souvent dans le panneau...